

MS 1766-229.

La jeune Mère, Et une jeune fille

idylle

Pour Madame Marcelline Desbordes-Valmore

---

La jeune Mère, Et une jeune fille

Wylle

A Germinie Betzi Vinay,

au Songe qui te flatte avec peine arrachée,  
De ses vagues Enneus l'entendement détaillée,  
ta paupière savoure un reste de pavots,  
reve encore la nuit et s'obstine au repos,  
j'attends! le poids léger de ta Sérénité amisée,  
peut-il, quand l'aube arrive, appesantir tes sens?  
Viens! Viens vois avec moi s'éveiller la journée:  
hélas! qu'on dort bien à seize ans!  
Mais ton oeil qui s'entrouve a subi la lumière,  
tes pas qui languissaient se mesurent aux viens:  
ce la cité qui quitte nous passons la Barrière,  
et le Songe a brisé ses fragiles lieux:  
Vois-tu sur la montagne étinceler l'aurore?  
Vois-tu tous ces hameaux dans les plaines épars?  
le Rhône les embrasse, et ses nouveaux remparts,  
dans leurs flots ralentis nous les offrent encore:  
ainsi l'un d'eux, la nuit se peint dans mon Songe ailé,  
C'est le plus beau de tous! tu vas le voir paraître...  
Viens, mon cœur lui vient de le reconnaître,  
tiens! le voile brillant des rayons du Soleil.  
tiens! vois les tilleuls, qui cahent l'ensemble éteinte,  
où rassemblés le soir autour d'un frais ruisseau;

Les anges dans leur vol Balancent le Berceau,  
C'est mon plus jeune enfant, De ma belle Nymphe;  
C'est mon dernier amour! Vient-elle ira,  
Lorsque sous mes baisers elle s'éveillera.

Du fond de sa chaumière un Vieillard me salue;  
C'est l'aiguille Des charniers il protège les lieux:  
ainsi j'ai dû souvent une joie imprévue,  
aux mères du rameau qui m'appellent des yeux:  
leur accueil satisfait rassure mon voyage;  
un jour il relèvera tout mon cœur abattu:  
la beauté de ma fille est l'orgueil du village;  
ou me nomme comme elle; ou tu parle, entends-tu?...  
oui, prenons le sentier. oui, la route est brûlante;  
laisse les fleurs. la Bas nous en allons cueillir.  
à me suivre, jamais je ne te vis si lente:  
avance! avance! attends... je me sens défaillir.  
Et je tombe, et tu ris! la chaleur nous colore,  
Et dans l'eau transparente où je viens de me voir,  
tu vas, Et pour long-temps retrouver un miroir;  
le soleil te fait peur, tu n'en es pas usière encore  
patience... à mon tour j'arrêterai tes pas,  
quand pour chercher ton fils oubliant ta parure,  
tu seras nouchalante à nouer ta ceinture.  
je dirai: prends donc garde, le songe a tes appas;  
ne le jure, avant peu, tu seras amoureuse  
He! ne cherches-tu pas ton image en tout lieux?  
tu la verras alors mourante sous tes yeux,  
dans tes bras, sur ton sein... que tu seras heureuse!  
que le miroir vivant, d'un pris de quelques pleurs;  
te rendra, sans atours, simple et belle! humble et fière!  
comme la vigne lutée et pare un jeune lierre!

ton appui, tes Baisers, ton sourire, tes fleurs,  
tu lui donneras tout... et la tiens tu es,  
une autre image luore, j'y confondrai tes vœux.  
l'en redresser deux fois son effroyable loutée;  
l'en d'une double flamme éterniser les feux!  
Ne dis pas non, tais-toi, levons nous, le temps vole:  
tu penses l'amuser par ta grace frivole;  
mais route des bois les nouveaux habitants,  
Et demande à ton cœur le qu'on fait de printemps.  
Cris-moi, prête l'oreille à leurs vives cadences:  
elles font aux passants de douces confidences;  
qu'il en donne leur monarque ou leur législateur!  
qu'elle immuable joie le quel ordre enchanteur?  
ils proclament l'amour jusqu'au ciel qui le donne:  
mais ce n'en qu'au printemps que sa Bonté l'ordonne.

L'amour tardif est un soleil d'hiver  
jour incomplet, levé tard, couché vite.  
Dans la saison dorée imprudent qui l'évite  
le plus doux fruit s'attache au buisson le plus vert.  
que de serons!... quelle liôte amisée!  
l'en me t'oi, ne t'en fais pas un jeu,  
car la feuille d'automne en vite consumée,  
lorsqu'il y tombe une goutte de feu.  
ou regarde la pitie' la plante solitaire,  
qui seiche et languit au toit de nos maisons,  
quand sa soeur à ses pieds, croit le peuple la terre,  
elle se desherite et n'a pas deux saisons.  
sans bien, sans famille elle sèche ignorée,  
et tombe avec la fleur dont elle était parée.  
mais te voila revenue, et tu ne réponds pas!...  
oui: bientôt, à mon tour j'arrêterai tes pas.  
Mois d'amour! le passant j'adore tes merveilles.

quand l'humide flambeau s'y promène et nous suit  
qu'elle invisible main renverse tes corbeilles  
et prépare pendant la nuit,

Des parfums à nos sens et du miel aux abeilles !  
tout vent maître, tout vent l'été brule du courant,  
<sup>la glace qu'il attend s'écloute en murmurant,</sup>  
l'air d'amour pour braver la saison des orages,  
les papillons, les vifs, les roses, les Oncroyes,  
tout rit, tout vient d'ébore, et --- vois sur le chemin,  
un enfant auoir en me tendant la main :  
moins petit qu'hijacinte, il me cherche, il m'appelle  
= toi que le même lait a rendu beau comme elle  
= enfant, cours à ta mère --- heureuse mère, hélas !  
qui fière, sous mes yeux. tient ma fille en ses bras,  
qui ta mère, l'adoré, et depuis sa naissance,  
me conduisant, jadis, à la renaissance,  
qui l'appelle sa fille --- Ô, mon sang arrêté,  
encore, et marche moi vers mon cœur s'en porté !

ainsi mes jeunes fleurs, d'autres mains vous cultivent !  
mon sein n'a que le feu de la maternité,  
et le fruit nourrissant de la fécondité,  
brûle l'elles parfois que d'autres soins captivent !  
laisse moi dire : un soir --- Oh ! que n'y suis je encor ?  
quand mon cœur palpita sous mon nouveau trésor,  
quand j'entendis souffler sa faible et douce haleine,  
pour veiller son repos, je respirais à peine,  
mes forces suffisaient à le facile emploi,  
j'étais assés pour elle, elle était toute à moi !  
enfin de mon bonheur affaiblie, étonnée,  
le passé, du présent n'osait plus me punir ;  
d'un coup sa sombre image un moment détournée,  
me laissait caresser ma fille, et l'avenir,

Mais quand ses premiers cris demandèrent la vie,  
moi --- se ne fut plus moi qui la tius sur mon cœur,  
et peut-être qu'au ciel reprochant ma langueur ;  
pour la première fois je devinai l'erreur  
sans la repousser un moment  
comme, un bien préparé pour elle  
hijacinte s'opisa cette coupe nouvelle,  
et changea ma frayeur en doux étonnement ---  
ne l'éprouve jamais cette douceur amère ?  
puisse-tu moins pleurer toi qui vois ma pâleur  
et tressaillir un jour au nom sacré de mère,  
d'un bonheur aussi grand que te fut ma douleur ?  
Viens voir ma fille, viens ! la moitié d'une année,  
luchaine les beaux jours dont elle est couronnée :  
age muet encor, mais si pur, si joyeux !  
Dote d'une mère, amour de tous les yeux.  
l'en-see --- qu'il silence et qu'il calme entour d'elle ?  
ou entendrait la bouche et le bruit de son aile.  
Entrons --- viens nous offrir à son naïf transport ;  
qui l'at-elle embrasser ? --- Ah ! prends garde, elle dort.

fin

<sup>renvoi</sup>  
\* --- la glace qu'il attend s'écloute en murmurant,